

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE
UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

1

ANNO XXVIII 2020

MARE PVNICVM.

MARE IBIIV

EDUCATT - UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

L'ANALISI
LINGUISTICA E LETTERARIA

FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE
E LETTERATURE STRANIERE

UNIVERSITÀ CATTOLICA DEL SACRO CUORE

1

ANNO XXVIII 2020

PUBBLICAZIONE QUADRIMESTRALE

L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA
Facoltà di Scienze Linguistiche e Letterature straniere
Università Cattolica del Sacro Cuore
Anno XXVIII - 1/2020
ISSN 1122-1917
ISBN 978-88-9335-663-3

Comitato Editoriale

GIOVANNI GOBBER, Direttore
MARIA LUISA MAGGIONI, Direttore
LUCIA MOR, Direttore
MARISA VERNA, Direttore
SARAH BIGI
ELISA BOLCHI
GIULIA GRATA
CHIARA PICCININI
MARIA PAOLA TENCHINI

Esperti internazionali

THOMAS AUSTENFELD, Université de Fribourg
MICHAEL D. AESCHLIMAN, Boston University, MA, USA
ELENA AGAZZI, Università degli Studi di Bergamo
STEFANO ARDUINI, Università degli Studi di Urbino
GYÖRGY DOMOKOS, Pázmány Péter Katolikus Egyetem
HANS DRUMBL, Libera Università di Bolzano
JACQUES DÜRRENMATT, Sorbonne Université
FRANÇOISE GAILLARD, Université de Paris VII
ARTUR GAŁKOWSKI, Uniwersytet Łódzki
LORETTA INNOCENTI, Università Ca' Foscari di Venezia
VINCENZO ORIOLES, Università degli Studi di Udine
GILLES PHILIPPE, Université de Lausanne
PETER PLATT, Barnard College, Columbia University, NY, USA
ANDREA ROCCI, Università della Svizzera italiana
EDDO RIGOTTI, Università degli Studi di Perugia
NIKOLA ROSSBACH, Universität Kassel
MICHAEL ROSSINGTON, Newcastle University, UK
GIUSEPPE SERTOLI, Università degli Studi di Genova
WILLIAM SHARPE, Barnard College, Columbia University, NY, USA
THOMAS TRAVISANO, Hartwick College, NY, USA
ANNA TORTI, Università degli Studi di Perugia
GISÈLE VANHESE, Università della Calabria

*I contributi di questa pubblicazione sono stati sottoposti
alla valutazione di due Peer Reviewers in forma rigorosamente anonima*

© 2020 EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano | tel. 02.7234.2235 | fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (*produzione*); librario.dsu@educatt.it (*distribuzione*)
web: www.educatt.it/libri

Redazione della Rivista: redazione.all@unicatt.it | *web:* www.analisinguisticaeletteraria.eu

Questo volume è stato stampato nel mese di aprile 2020
presso la Litografia Solari - Peschiera Borromeo (Milano)

INDICE

VARIATIONS ET RÉPÉTITIONS DANS LE RÉCIT DE VOYAGE

Dirigé par *Véronique Magri et Odile Gannier*

- Répétition et voyage 7
Véronique Magri et Odile Gannier

APPROCHE LINGUISTIQUE ET STYLISTIQUE

- Variations de la répétition dans les récits de voyage 13
Guy Achard-Bayle

- Antonomase et reformulation dans le récit de voyage 27
Véronique Magri

- « Partir, sans partir ». Répétitions, polyptotes et dérivations
dans *Mercier et Camier* de Samuel Beckett et dans sa traduction en italien 43
Alberto Bramati

- Bourrit à la caverne de l'Arveyron.
Répétitions, variations, adaptations pour un motif 63
Alain Guyot

APPROCHE IMAGOLOGIQUE

- La description du sultan du Maroc. Répétition et reformulation 79
Abdelmajid Senhadji El Hamchaoui

- « C'est au soleil couchant qu'il faut voir les pyramides ».
Les images solaires récurrentes dans le *Voyage en Orient* de Gustave Flaubert 93
Małgorzata Sokółowicz

- Henry James : souvenirs vénitiens et variations 107
Isabelle Le Pape

- Les *Souvenirs de la Sicile* du comte de Forbin entre originalité et reprise 121
Stefana Squatrito

APPROCHE GÉNÉRIQUE

Contrainte répétitive et variations dans le journal de bord <i>Odile Gannier</i>	137
(Re) dire son voyage. Singularité(s) de la répétition dans le récit de voyage en ligne <i>Élisabeth Richard et Intareeya Leekancha</i>	151
<i>Oreille Rouge</i> d'Éric Chevillard. Répéter pour déconstruire <i>Stéphane André</i>	167

RASSEGNE

Rassegna di Linguistica generale e di Glottodidattica a cura di Giovanni Gobber	179
Rassegna di Linguistica francese a cura di Enrica Galazzi e Michela Murano	185
Rassegna di Linguistica inglese a cura di Maria Luisa Maggioni e Amanda C. Murphy	193
Rassegna di Linguistica russa a cura di Anna Bonola e Valentina Nosedà	201
Rassegna di Linguistica tedesca a cura di Federica Missaglia	205
Indice degli Autori	211

HENRY JAMES : SOUVENIRS VÉNITIENS ET VARIATIONS

ISABELLE LE PAPE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Si la première visite d'Henry James à Venise, en septembre 1869, ne ressemble ni à un coup de cœur, ni à une révélation, l'auteur américain ne cessera d'y revenir et accordera une place majeure à cette ville dans plusieurs de ses œuvres. En confrontant les répétitions présentes dans les romans et nouvelles à d'autres écrits provenant de sa correspondance, nous verrons comment la représentation de Venise, qui constitue à la fin du XIX^e siècle un mythe pour d'autres écrivains voyageurs, véritable « laboratoire », permet à l'auteur de transfigurer le réel tout en modulant ses souvenirs.

No doubt that the first impression of Venice wasn't a pleasant discovery for the young Henry James in September 1869. Meanwhile, the American author will return several times and will give the Italian town a major place in many works. By considering the repetitions in his novels and short stories in relation to other writings from his correspondence, we will examine how Venice is described as a myth for the travelling writers from the end of the nineteenth century and as a "laboratory" which allows James to transfigure the reality while modulating his memories.

Keywords: Myth, remembrance, variation, travel

De nombreux écrivains ont été fascinés par Venise, son passé et ses splendeurs. Certains y ont séjourné quelques jours, d'autres y ont passé plusieurs semaines et y sont retournés de nombreuses fois. Henry James est l'un de ceux qui a noué avec Venise une relation privilégiée, dont l'évolution est incontestablement liée à sa conception de l'écriture et de l'art. En interrogeant les modalités de répétition autour du motif de la ville de Venise dans ses écrits, qu'il s'agisse de sa correspondance ou de ses nouvelles et romans, nous pourrions mieux comprendre la manière dont James modifie peu à peu son regard sur une ville qui se charge progressivement de souvenirs plus ou moins douloureux. S'il n'a de cesse d'écrire sur Venise à l'occasion de ses différents séjours ou lorsqu'il construit le cadre de ses récits avec Venise en toile de fond, James n'épuise toutefois pas le sujet et expérimente une modalité innovante de répétition, qui se nourrit des visites précédentes. En mettant en regard des propos écrits lors de sa jeunesse avec ceux produits à l'âge de la maturité, nous questionnerons les reformulations afin de saisir la densité et la particularité de cette quête autour d'une forme de reviviscence.

Pour ce faire, nous étudierons une sélection de passages issus de la correspondance d'Henry James ainsi que des extraits provenant de la nouvelle *Les Papiers de Jeffrey Aspern*

(1888), du roman *Les Ailes de la colombe* (1902) et des récits de ses différents voyages rassemblés dans le volume *Heures italiennes* (1869-1907). La diversité de ces écrits, qui varient dans leur genre et leur longueur, rédigés à des périodes différentes, permet de comparer diverses modalités de répétition. La ville de Venise est-elle décrite de la même manière dans les récits de voyage et lorsqu'elle devient un décor de roman ? Les termes utilisés par l'auteur, avides de descriptions, reflètent-ils les conceptions identiques autour des souvenirs réitérés ? Comment s'y prend-il pour ne pas épuiser ce sujet et pour y retrouver à chaque fois une source d'inspiration ? De telles questions seront éclairées à l'aide de repères biographiques, à partir d'analyses de textes mais aussi avec l'appui de repères contextuels permettant de comprendre la fascination exercée par la ville sur d'autres auteurs. Par ailleurs, nous reviendrons sur l'importance des voyages à cette période littéraire du tournant du XX^e siècle, qui fait de Venise une ville attractive et fascinante. Enfin, en nous focalisant sur la relation de James à cette ville qui a attiré de nombreux voyageurs auparavant, depuis la figure de Byron jusqu'aux écrivains voyageurs du XIX^e siècle, nous analyserons les modalités d'écriture autour de répétitions, que celles-ci se traduisent sur le mode de la flânerie, de l'admiration possessive ou de la hantise.

1. *Le mythe de Venise*

Carrefour entre l'Orient et l'Occident, Venise inspire l'imaginaire des auteurs venus de tous horizons, avec ses eaux dormantes, ses palais richement décorés et son histoire. Architecture, peinture vénitienne et canaux labyrinthiques sont propices à des décors chatoyants et à des récits passionnés. Le visiteur de Venise ne s'attache plus seulement à décrire la ville italienne et ses trésors mais vise également à rendre compte de sa vie intérieure, prenant pour modèle *Corinne, ou l'Italie* (1807) de Germaine de Staël ou *Le pèlerinage de Childe Harold* (1811-1817) de Lord Byron. Mais Venise peut aussi décevoir, car elle devient, au cours du XIX^e siècle, une ville fortement fréquentée par les touristes, dont la densité, pour un périmètre aussi restreint, peut porter à l'écœurement. À la fois attractive et déroutante, Venise a été une source d'inspiration pour de nombreux auteurs anglophones, de Lord Byron à Mark Twain, qui évoque les « ruelles étroites, grands palais de marbre obscurs, noircis et rongés par l'humidité¹ » dans *Le voyage des innocents* en 1869. À ces descriptions répondent évidemment les constatations d'Henry James en 1887, lors de son séjour à Venise, dont il fait état dans une lettre à Sarah Butler Wister :

Venise est encore venteuse et donc un peu terne ; les *calle* et les *campes* donnent une impression d'humidité malodorante et visqueuse. Mais ce n'en est pas moins Venise, et c'est un ravissement que d'être ici et de penser qu'en cette saison, chaque semaine apportera un peu plus de couleur².

¹ C. Perez – C. Chavassieux, *Venise au XIX^e siècle, Une ville entre deux histoires* [exposition, Roanne, Musée des beaux-arts et d'archéologie Joseph Déchelette, 20 juin-20 octobre 2013], Silvana, Milano 2013, p. 121.

² É. Labbé, *Henry James, D'un continent l'autre*, La Quinzaine littéraire, Paris 2007, p. 2.

1.1 Henry James et Venise : une histoire sentimentale

Tout au long de sa vie, Henry James n'a cessé de voyager. Il a découvert l'Europe très jeune, car sa famille fortunée passait plus de temps en Europe qu'à New York. C'est donc à l'automne 1869, à l'âge de 26 ans, que le jeune homme découvre l'Italie, après des débuts littéraires en tant que collaborateur dans la revue *The Atlantic Monthly*. L'émerveillement est immédiat et toujours renouvelé. Venise sera dès lors une nostalgie perpétuelle et il y retournera à de nombreuses reprises : « Venise fut l'une des grandes histoires d'amour « topographiques » de James. Une ville morte sur l'Adriatique, grouillant d'une vie moderne, qui était « aussi changeante qu'une femme nerveuse et que vous ne connaissez pas avant d'avoir connu tous les aspects de sa beauté ». [...] Venise était une invitation, constante et réitérée, à la paresse – et cependant, il travaillait³ ».

Il ne faut pas oublier que, depuis la fin du XVII^e siècle, le Grand Tour est un modèle de voyage, qui était entrepris par les jeunes hommes issus de l'aristocratie britannique pour parfaire leur éducation classique en Europe. James suit donc ce modèle et effectue un parcours identique à celui généralement effectué par ces jeunes aristocrates, qui « ne voyageaient pas seuls, mais accompagnés de serviteurs, de tuteurs et parfois d'artistes. Il s'agissait certes d'apprendre l'art classique et les langues étrangères, de remplir leur carnet d'adresse de noms et de personnalités européennes, mais aussi de se laisser aller à une certaine débauche avant de rentrer commencer leur vie d'homme respectable⁴ ». Si les itinéraires pouvaient varier, ils comportaient toutefois un certain nombre de passages obligés parmi lesquels la France et l'Italie :

Depuis la Renaissance, l'Italie a été une source féconde d'inspiration pour les Anglo-Saxons. Le voyage vers le Sud était de rigueur dès le dix-huitième siècle. Mais il s'est vite apparenté à un rite de passage. Pénétrer en Italie signifiait franchir une frontière, non seulement géographique, mais culturelle et surtout psychologique. Depuis l'époque romantique, ce pays, devenu le cadre de drames personnels et intimes, avait acquis la dimension d'un paysage de l'intériorité, au-delà de sa réalité matérielle. Aller en Italie, ce n'était plus seulement voyager. C'était souvent pour les poètes et les romanciers, accomplir un voyage intérieur⁵.

Après une période de repli des voyageurs britanniques de 1790 à 1815, due aux guerres napoléoniennes, le Grand Tour reprend de plus belle au cours du XIX^e siècle. L'invention de la locomotive à vapeur rend le voyage plus abordable et plus sûr, ouvrant le Tour aux jeunes femmes. Parallèlement à cette innovation technologique, de nouveaux outils destinés à faciliter le voyage apparaissent, tels le tour-opérateur Thomas Cook ou le guide de voyage, inventé par Karl et Fritz Baedeker en 1835 en Allemagne, qui inspire James lorsqu'il décrit

³ L. Edel, *Henry James : Une vie*, Seuil, Paris 1990, pp. 334-335.

⁴ G. Albisson – P.-A. Beylier – A.-F. Quaireau – E. Loechner – M. Thévenon, *L'ici et l'ailleurs*, Atlande, Neuilly 2015, p. 103.

⁵ F. Dupeyron-Lafay, *Venise, Florence et Rome : du voyage au roman*, in *Henry James ou le fluide sacré de la fiction*, S. Geoffroy-Menoux ed., L'Harmattan/Université de La Réunion, Paris 1998, p. 24.

les masses de touristes se déversant sur la place Saint Marc. Ceux-ci étaient notamment guidés vers les lieux à découvrir à travers des itinéraires précis indiqués dans le Baedeker, comme dans l'édition de 1889, période à laquelle voyageait Henry James :

On ne saurait rien préciser quant à la durée d'un séjour à Venise. Cependant trois ou quatre jours suffiront au voyageur pressé. C'est à lui que se recommande l'itinéraire suivant, que chacun peut abréger en laissant de côté telle ou telle curiosité qui l'intéresse moins [...] La place St-Marc est le centre de Venise ; c'est le seul endroit où le Vénitien se montre en public. Après le coucher du soleil, en été, tous ceux qui veulent jouir de la fraîcheur de la soirée se donnent rendez-vous sur la place St-Marc, vers 8h⁶.

Tournant en dérision les touristes qui suivent les recommandations du Baedeker, James cherche à se démarquer de ces hordes qui visitent Venise et ses musées « bouche bée », sans prendre véritablement conscience, comme lui, de la présence du passé :

L'influence du lieu, la beauté de la scène, y contribuaient probablement pour beaucoup ; la grâce dorée des hautes salles, véritables musées, donnait le ton général, et rendait les gens affables et non solennels. C'étaient seulement, comme l'avait dit Mrs Stringham, des gens venus passer une ou deux semaines à l'hôtel, qui avaient, tout le jour, manipulé leur Baedeker, regardé, bouche bée d'admiration, les fresques, et discuté, pour quelques centimes, avec les gondoliers⁷.

Henry James voyage à une période qui connaît la démocratisation du Grand Tour et voit augmenter de manière impressionnante le nombre de « touristes ». C'est à cette époque que l'ancien terme « voyageur » devient désormais un titre honorifique, tandis que le terme « touriste », péjoratif, décrit ce nouveau type de visiteurs avides de beautés à découvrir. C'est dans ce contexte qu'Henry James effectue ses premiers séjours vénitiens. Dans sa correspondance, il se fait le chroniqueur tour à tour agacé et affligé de ces premiers développements du tourisme de masse qui livre Venise aux « barbares ». Il n'échappe pas lui-même à ces « aboiements de Chicago » et trouve refuge chez des amis fortunés dont l'hospitalité lui permet de rester à l'écart des « hôtels polyglottes⁸ ». Dans les *Portraits de lieux*, en 1883, James faisait déjà le constat d'une certaine disparition de l'Italie « de rêve » et déplorait le pillage désordonné, ainsi que la mutilation de la beauté italienne par les touristes. Comme l'explique Jean Perrot :

C'est le décor vénitien toutefois marqué par le souvenir de la décadence de la Cité des Doges qui paraît surtout attirer un romancier désireux de dramatiser la culpabilité de cette exploitation commerciale de la culture. [...] Les eaux dormantes de l'Adriatique

⁶ K. Baedeker, *Italie : Manuel du voyageur, Première partie, Italie septentrionale jusqu'à Livourne, Florence et Ravenne*. Leipzig, Karl Baedeker éditeur/Paul Ollendorf, Paris 1889, p. 210.

⁷ H. James, *Les Ailes de la Colombe*, traduit de l'anglais par M. Tadié, Robert Laffont, Paris 1981, pp. 356-357.

⁸ É. Labbé, *Henry James*, p. 12.

ont donc pour fonction de connoter les fanges morales que l'intérêt personnel soulève sous l'or même de la civilisation des loisirs⁹.

Faisant écho aux expériences et aux souvenirs de James lors de ses premiers séjours à Venise, c'est à travers le dégoût ressenti par le personnage de Densher, agacé par les touristes qui pullulent dans la ville et encombrant les hôtels, que James s'exprime de manière répétée sur sa perception d'une Venise saturée de touristes dans son roman *Les Ailes de la colombe*, publié en 1902, soit huit ans plus tard que lors de son précédent séjour :

Densher s'aperçut de nouveau combien son hôtel lui déplaisait – d'autant plus rapidement qu'il avait déjà eu l'occasion de s'en rendre compte autrefois. Cet établissement qui regorgeait en cette saison de hordes polyglottes, citadins de toutes les latitudes, surtout Allemands, Américains ou Anglais, semblait-il, selon qu'ils faisaient frémir le nerf correspondant, résonnait de voix bruyantes et discordantes qui ressemblaient à tout sauf à des voix italiennes ou vénitiennes [...] A l'étranger, c'était à la fois un plaisir et une souffrance pour lui que d'éprouver, presque partout, l'impression de déjà-vu. Il avait ressenti trois ou quatre fois, lors d'autres séjours à Venise, l'agréable irritation de s'éloigner du concert de fausses notes du hall devenu vulgaire, des aimables familles américaines et des portiers allemands ventrus¹⁰.

James se réfère fréquemment à lui-même en tant que voyageur dans ses écrits, journaux ou romans, usant parfois d'un ton ironique et d'un mode parodique dans les descriptions qui le concernent, s'avérant tantôt un spectateur détaché, un analyste passionné des décors vénitiens, semblable à l'esthète John Ruskin, et enfin un écrivain contemplateur. Afin de ne pas se fondre dans les masses de visiteurs qui envahissent la ville, il préfère se décrire comme un « touriste sentimental », terme plus approprié à son mode particulier de relation à Venise. Selon lui, il s'agit non seulement d'admirer l'héritage vénitien et ses trésors mais aussi de ressentir un véritable transport esthétique : « L'unique querelle du touriste sentimental avec sa Venise est d'y avoir trop de concurrents. Il aime être seul ; être original ; et avoir l'air (à ses yeux du moins) de faire des découvertes¹¹ ».

1.2 Venise : une toile de fond ?

Or Venise n'est pas un simple lieu de visite et de délectations sentimentales, car elle est intégrée comme décor à plusieurs récits, comme dans *Portrait de femme* (1880-1881), *Les Papiers de Jeffrey Aspern* (1888) ou *Les Ailes de la colombe* (1902). Les nombreuses descriptions de la ville sont encore plus riches et précises dans ce roman publié quatorze ans plus tard que *Les Papiers de Jeffrey Aspern*. Par ailleurs, on remarque de nombreuses reprises de descriptions provenant de sa correspondance dans ce roman, qui lui permettent d'enrichir le cadre de ses récits par l'expérience provenant de ses nombreux séjours vénitiens. Dans

⁹ J. Perrot, *Henry James, Une écriture énigmatique*, Aubier, Paris 1982, p. 45.

¹⁰ H. James, *Les Ailes de la Colombe*, pp. 232-233.

¹¹ H. James, « Venise » (1882) in *Heures italiennes*, traduit de l'anglais et préfacée par J. Pavans. La Différence, Paris 2006, p. 24.

Les Ailes de la colombe, il met en scène une jeune aristocrate désargentée, Kate Croy, qui s'amourache de Merton Densher, simple journaliste. Celui-ci décrira Venise avec les yeux de l'auteur, permettant de transmettre l'expérience esthétique et les remarques acerbes à l'encontre de la foule de touristes envahissant la ville. Au-delà de l'intrigue entre les personnages, les scènes qui se déroulent à Venise permettent à l'auteur de revenir sur l'expérience insolite du voyageur vénitien à travers les sensations de Merton, qui font écho aux précédents écrits de James sur Venise :

Merton Densher, like Isabel Archer, comes to sense the presence of immaterial beings. If the beings that appear to him are not always the ghosts of dead persons – in some cases we might call them the ghosts of past experiences – they nonetheless assume the identity of disembodied consciousness¹².

Participant aux décors européens des romans et nouvelles de James, Venise oscille entre l'étrange et le familier. Densher perçoit la ville comme un espace conquis, dont il connaît les méandres. Ce n'est pas la première fois qu'il y séjourne et son récit est émaillé d'échos, de remarques qui proviennent d'autres écrits jamesiens. Il y exprime surtout sa supériorité d'initié, méprisant les touristes récents qui n'ont pas sa connaissance intime de la ville. Quant au personnage de Milly, l'amie de Kate, elle peut être assimilée aux touristes rapaces et désinvoltes que critique Densher de manière caricaturale. S'appuyant sur les vestiges du Grand Tour, ce touriste sentimental hante donc une Venise chargée du passé. Cette expérience implique une sensibilité à la profondeur du temps et à ses sédimentations, qui s'oppose au mode consumériste et fugitif du touriste spectateur, tel que le décrivait James lors de son premier séjour en 1872 avec cette expression : « Already it had become a bazaar for tourists¹³ ». C'est donc par le point de vue de Densher que la ville, ses rues, ses canaux et la place St Marc sont exclusivement décrits, rappelant les notations vénitienes issues de la correspondance de James et de ses récits de voyage. Comme Densher, James ne supporte plus de séjourner dans des hôtels comme lors de ses premiers séjours, et s'installe dans des demeures et palais, situés bien à l'écart de ceux qui perturbent le lien intime qu'il a tissé avec la ville. Et c'est notamment lors de promenades solitaires, sur les traces du passé, que Densher incarne le touriste sentimental décrit par James et laisse remonter en lui les souvenirs :

Il avait retrouvé dès le début son ancien attachement pour cet endroit, à gauche en remontant le canal, d'où il pouvait contempler le Rialto, du côté le plus proche de cette arche aux souvenirs [...] mais l'intérêt que ce lieu présentait maintenant pour lui s'était élevé d'un bond, devenant une force qui, soudain, le retenait et l'absorbait et dont seul l'éloignement pouvait le libérer [...] Ce qui s'était passé entre ces murs y subsistait,

¹² A. Despotopoulou – K.-C. Reed ed, *Henry James and the supernatural*, Palgrave Macmillan, New York 2011, p. 43.

¹³ S. Winnett, *Writing Back, American Expatriates' Narratives of Return*, Johns Hopkins University press, Baltimore 2012, p. 43.

obsession qui sollicitait tous ses sens ; et ressuscitait, grappe de souvenirs délicieux, à toute heure et dans chaque objet, rendant tout le reste étranger et insipide¹⁴.

Dans ce passage, James précise sa conception du touriste sentimental et décrit l'expérience singulière, celle de retrouver des moments passés, qui ressuscitent lors d'un nouveau voyage, permettant un retour dans le passé et un enrichissement des sensations éprouvées alors. Cette forme d'expérience de la répétition n'est pas sans évoquer l'écriture proustienne et la transsubstantiation des souvenirs. Comme chez Proust, James permet aux souvenirs de traverser le temps à travers l'expérience sensorielle, évoquant les moments du présent qui s'associent aux traces du passé. On trouve, dans les sensations de Densher, comme dans la correspondance de James, cette superposition temporelle rappelant la manière dont Marcel Proust retrouve ses sensations vénitiennes lorsqu'il butte contre un pavé de la cour de l'hôtel de Guermantes :

Si je réussissais, oubliant la matinée Guermantes, à retrouver ce que j'avais senti en posant ainsi mes pieds, de nouveau la vision éblouissante et indistincte me frôlait comme si elle m'avait dit : « Saisis-moi au passage si tu en as la force, et tâche de résoudre l'énigme et le bonheur que je te propose. » Et presque tout de suite je la reconnus, c'était Venise, dont les efforts pour la décrire et les prétendus instantanés pris par ma mémoire ne m'avaient jamais rien dit et que la sensation que j'avais ressentie jadis sur deux dalles inégales du baptistère de Saint-Marc m'avaient rendue avec toutes les autres sensations jointes ce jour-là à cette sensation-là, et qui étaient restées dans l'attente, à leur rang, d'où un brusque hasard les avait impérieusement fait sortir, dans la série des jours oubliés¹⁵.

En écho à ce passage, où Proust « retrouve » Venise, cet extrait de la correspondance de James montre sa manière de prendre congé de la ville, en décrivant son expérience de la présence esthétique du passé :

Lundi 26. Après avoir écrit si longuement hier soir, j'ai succombé au sommeil, et ce soir je n'ai guère envie de reprendre le faible fil de mon discours. J'ai passé toute la journée dehors, à dire adieu à Venise, car je pense partir demain ou le jour suivant [...] Tout le monde sait que le Grand Canal est une merveille, mais pour sentir intimement l'antique richesse de Venise, il faut avoir hanté ces *canalettos* et *campos*, vu le nombre et la splendeur des palais qui pourrissent et s'effondrent, abandonnés aux pauvres. Si je pouvais parler de tout cela, je poursuivrais et je te dirais avec éloquence combien ce mois en Italie s'est avéré superbe et comment mon esprit grouille d'images, comment mon cœur souffre sous le poids des souvenirs. J'aimerais, par quelque belle formule, te transmettre le « sentiment italien », te raconter comment l'on est ici conscient de la présence esthétique du passé¹⁶.

¹⁴ H. James, *Les Ailes de la Colombe*, p. 369.

¹⁵ G.-J. Salvy, *Un carnet vénitien : du séjour de quelques écrivains et artistes étrangers, ainsi que de certaines personnes illustres dans la cité des Doges*, Éd. du Regard, Paris 2001, p. 353.

¹⁶ À William James, Venise, Hôtel Barberi, 25 septembre 1869. É. Labbé, *Henry James*, p. 119.

1.3 Touriste ou voyageur ?

Or comment interpréter ce besoin irrépissable de retourner à Venise qui domine la vie d'Henry James ? L'écrivain voyage-t-il dans le but d'échapper au conditionnement familial, souhaite-t-il développer un réseau de relations afin d'acquérir la célébrité ou trouve-t-il dans cette ville un moyen de renouveler des motifs littéraires ? Dans tous les cas, la confrontation des Européens aux personnages du Nouveau monde et vice versa, donne lieu à des expériences littéraires inédites. Mais avant tout, et notamment dans sa correspondance, l'exercice de la comparaison lui permet d'opposer les charmes d'un lieu aux désagréments d'un autre et d'affiner ses préférences de voyageur, comme on peut le voir dans cette lettre à John La Farge, datée du 21 septembre 1869 : « Venise est tout à fait la Venise rêvée, mais elle reste étrangement cette Venise des rêves, plus que d'une réalité tangible. L'esprit est gêné par la sensation constante du caractère exceptionnel de cette cité : on ne peut le concilier avec la civilisation ordinaire¹⁷ ».

Dans une autre lettre adressée à son frère à la même période, James fait part de sentiments ambivalents, il se sent à la fois « blasé » tout en restant ébloui par la magnificence vénitienne : « Cela fait maintenant près de deux semaines que je suis ici et me voilà déjà réconcilié avec le monde [...] On devient le *blasé* nostalgique qui se traîne lamentablement pour « faire » les grandes villes. Venise est magnifiquement belle et elle est à mes yeux tout à fait la Venise romanesque que l'on s'imagine¹⁸ ».

Mais qu'est-ce qui poussait Henry James à revenir inlassablement à Venise ? Qu'y cherchait-il ? Des relations mondaines, la gloire, l'inspiration ? Si ses premiers séjours correspondent à un besoin de s'échapper du conditionnement familial, puis au rêve d'acquérir la célébrité comme écrivain, Nicole Fernandez Bravo rappelle que « le voyage, l'exil lui paraissent favorables à la création littéraire¹⁹ ». En outre, à partir de la publication de *Portrait de femme*, le prétexte récurrent du décor vénitien instaure une forme d'écriture réflexive, qui intègre une représentation des lieux en écho aux précédents récits. On y retrouve à chaque fois la représentation jamesienne du grand voyageur, toujours quelque peu irréaliste. Fabuleuse ou maléfique, la figure du voyageur est le plus souvent mise à distance. On y retrouve combinées la nonchalance de l'esthète décadent et la duplicité de l'aventurier ou du prédateur.

2. D'écho en écho

2.1 Retrouver Venise et les sensations du passé

Durant une quarantaine d'années, Henry James ne cesse donc d'écrire sur Venise, construisant un labyrinthe autour de la conscience du passé vénitien et renouvelant son admiration

¹⁷ É. Labbé, *Henry James*, p. 239.

¹⁸ Lettre à William James, Venise, Hôtel Barberi, 25 septembre 1869. *Ibid.*, p. 112.

¹⁹ N. Fernandez Bravo, *Le double, emblème du fantastique : E.T.A. Hoffmann, Henry James et Jorge Luis Borges*, M. Houdiard, Paris 2009, p. 31.

lors de ses visites répétées : « La seule façon de traiter Venise comme elle le mérite est de lui donner l'occasion de répéter ses atteintes – c'est de s'y attarder, d'y rester, et d'y revenir²⁰ », déclare-t-il.

Que Venise soit décrite comme décor dans les romans et nouvelles ou qu'elle soit un sujet de réflexion au sein des récits de voyage et de la correspondance d'Henry James, elle ne cesse de faire surface de manière répétée. Comme si écrire à nouveau sur les sensations vénitiennes permettait non seulement de les rappeler à la mémoire mais aussi de les approfondir, de les creuser sans toutefois les épuiser. C'est qu'Henry James se sent à Venise à la fois « at home and abroad », comme il le confie en 1892. Il y retrouve des repères, des émotions, des souvenirs tout en découvrant de nouvelles images, qui vont faire écho aux précédentes. Ainsi, dans les essais italiens, écrits pour la majeure partie d'entre eux en 1870 qui seront réunis dans *Heures italiennes* et publiés en 1909, on peut observer deux grandes périodes : l'une autour de 1873, avec des notes prises en quelque sorte sur le vif, traduisant son regard encore neuf de voyageur d'Outre-Atlantique, puis une autre période développée de 1900 à 1909, qui contient des réflexions nimbées de souvenirs. Ceux-ci s'enchâssent les uns dans les autres, rassemblant toute une vie « d'efforts » orientés vers Venise. En outre, comme l'explique Françoise Dupeyron-Lafay, « l'Italie n'est plus qu'un simple cadre matériel et James ne se contente pas d'en faire une peinture factuelle ; il la « picturalise », elle devient non seulement un tableau mais un espace symbolique et métaphorique²¹ », qui lui permet de combiner des phases avides, joyeuses, dirigées vers l'avenir avec d'autres phases plus sombres, nostalgiques, dirigées vers un passé avec lequel il s'agirait de renouer. Lorsqu'il décrit l'Italie à son frère en 1869, il est alors âgé de vingt-six ans et se dit curieux de savoir l'aspect que les moments vénitiens prendront dans sa mémoire. C'est donc avec une certaine pointe d'inquiétude que James cherche à recréer les conditions propices aux sensations éprouvées, comme en témoigne cet extrait issu des *Heures italiennes* : « Je suis arrivé à Venise, exactement comme je l'avais fait auparavant, vers la fin d'une journée d'été, quand les ombres commencent à s'étirer et la lumière à rougeoier, et j'ai trouvé que les sensations consécutives supportaient remarquablement bien la répétition²² ». Henry James va donc jusqu'à planifier et organiser dans le moindre détail chaque retour à Venise, afin de revivifier les sensations éprouvées lors des voyages précédents, de peur de ne pas retrouver cette présence intime du passé. Ainsi, lorsqu'il retourne visiter le Palais des Doges, en 1899, il retrouve avec soulagement ses émotions précédentes intactes : « Mais j'ai eu au moins la satisfaction de m'apercevoir – grand réconfort dans une brève visite – qu'aucun de mes premiers souvenirs n'était susceptible de se modifier, et que je pouvais reprendre mes admirations là où je les avais laissées²³ ».

C'est notamment dans ses lettres de voyage que James exprime son partage entre deux continents, l'amenant à démultiplier les sensations et les correspondances autour des nouvelles expériences et du familier. « Assimiler, s'immerger, absorber, s'imprégner [...] mettre

²⁰ H. James, *Heures italiennes*, p. 23.

²¹ F. Dupeyron-Lafay, *Venise, Florence et Rome*, p. 24.

²² H. James, *Heures italiennes*, p. 93.

²³ *Ibid.*, pp. 98-99.

en ordre toutes les impressions que l'hiver et le printemps m'ont laissées », déclare-t-il à propos de son propre travail d'écriture généré par le voyage à Venise. « Je me demande parfois ce qu'il adviendra de toute cette expérience acquise, dans quelle partie de notre être elle sera emmagasinée », écrivait-il en 1872. Il arrive ainsi parfois que James, pris dans ce mouvement d'anticipation perpétuelle, « s'interroge longtemps à l'avance non sur l'avenir des lieux visités, mais sur celui de leur souvenir²⁴ ». La correspondance, comme les récits de voyage, ne cessent de rappeler à l'écrivain que le voyage a aussi pour but d'assurer la croissance de son œuvre, d'accumuler le « capital » d'impressions qu'elle fera fructifier. Les départs et les retours qui rythment son existence se trouvent donc intimement liés à l'évolution de son œuvre, comme le souligne Evelyne Labbé : « les périodes qui suivent les voyages, et surtout les voyages en Italie, seront toujours parmi les plus productives. Toutefois, James semble davantage apprécier l'expérience de l'ailleurs que les déplacements, un peu comme s'il ne changeait de lieu que pour retrouver l'écart nécessaire à l'ébranlement et à l'épanouissement de l'imaginaire²⁵ ». Dans ces témoignages non fictionnels autour des multiples voyages s'élabore un travail de transfiguration, dont le résultat final représente une sorte d'étape intermédiaire entre le vécu et le roman.

2.2 Le motif du palais réitéré

Si on ne peut prendre le temps de décrire ici les différents séjours d'Henry James à Venise, on peut cependant s'attacher à répertorier et à étudier certains lieux fortement investis qu'il fréquente et auxquels il associe des souvenirs, des impressions, qu'il se plaira à répéter sur des modes différents dans l'écriture. Parmi les lieux de séjour de James à Venise, on peut noter ceux-ci : le Gand Hôtel, le Palazzo Fini et le Manolesso Ferro sur le Grand Canal ; la Pensione Wilder sur la Riva degli Schiavoni, le Palazzo Barbaro, la Ca' Alvisi près de San Marco et la Casa Biondetti à Dorsoduro, où il écrivit plusieurs de ses nouvelles : *La Mort du lion*, *Le Fonds Coxon*, et eut l'idée d'*Une tournée de visites*. Comme le rappelle Leon Edem, « le premier séjour de Henry à Venise dura une quinzaine de jours. Il fréquenta les cafés et étudia les gens ; il se rendit au Lido – à l'époque un lieu encore tout à fait préservé, avec un unique chemin raboteux conduisant, à travers l'île, du débarcadère à la plage²⁶ ». En visitant Venise à quatorze reprises en l'espace de 38 ans²⁷, nul doute que James a pu s'imprégner à loisir de la ville et de ses atours. À la fin de l'été 1872, il y passe quatre jours en compagnie de sa tante Kate et de sa sœur, Alice. Il y retourne au printemps de 1881, à l'âge de 38 ans, devenu un écrivain renommé. En mai 1887, il est reçu par une amie, Katharine Bronson, puis emménage ensuite chez ses amis Daniel Sargent Curtis et sa femme Ariana, qui accueillent volontiers leurs compatriotes artistes et esthètes, comme Robert Browning ou le peintre John Singer Sargent dans le Palazzo Barbaro, dont James s'inspire pour forger le décor de son roman *Les Ailes de la colombe*. Ce palais est l'un des motifs que l'on retrouve dans ses écrits intimes comme dans ses romans, servant de décor ou de toile de fond.

²⁴ É. Labbé, *Henry James*, p. 8.

²⁵ *Ibid.*, p. 10.

²⁶ L. Edem, *Henry James : Une vie*, p. 133.

²⁷ R. Burden, *Travel, modernism and modernity*, Ashgate, Farnham/Burlington 2015, p. 156.

Dans le premier récit fictionnel relatif à Venise, la nouvelle *Les Papiers de Jeffrey Aspern*, publiée en 1888 dans la revue *The Atlantic Monthly*, James s'inspire du Palazzo Barbaro, ce vaste palais aux fenêtres gothiques situé au bord du Grand Canal, proche de l'Accademia. Dénigrant les touristes et focalisant sur l'atmosphère secrète et poussiéreuse de cette ville énigmatique aux ruelles et canaux labyrinthiques, le récit est construit autour du motif du palais, propice à un éventuel contact avec le monde des disparus :

Venise s'avère donc une ville étouffante, obsédante, avec le contraste de sa splendeur et de la lèpre qui ronge ses vieux palais. Mais au cœur même de cette cité pourrie par l'argent (les touristes y discutent âprement le rabais d'une course en gondole), un « centre » inaltérable, une permanence incarnée dans le culte mystique des reliques du passé, offre une dernière résistance à la puissance financière²⁸.

De fait, la mise en scène de l'absence passe par l'évocation d'une atmosphère où la décrépitude, le secret et les reliques concourent à immerger le lecteur dans un monde connecté avec les morts, dont le palais est le lieu d'élection pour comprendre cette expérience. Dans *Les Papiers de Jeffrey Aspern*, le narrateur s'évertue à récupérer des documents ayant appartenu à un auteur défunt, Jeffrey Aspern, conservés comme de véritables reliques par Juliana Bordereau, l'ancienne amante de l'écrivain. Celle-ci prend la figure d'une survivante, vestige d'une génération disparue :

Every one of Aspern's contemporaries had, according to our belief, passed away [...] Most dead of all did poor Miss Bordereau appear, and yet she alone had survived²⁹.

Le récit est donc la conséquence de cette recherche : les fameux papiers d'Aspern, conservés dans le palais, hanté par la figure d'un écrivain absent. Mais le palais garde jalousement ce trésor dans ses entrailles. Le narrateur n'obtiendra pas la fameuse clef permettant d'accéder au secret de l'œuvre. Appartenant au passé, au monde des morts, l'écrivain ne révèle pas ses secrets de création et reste une figure mystérieuse autour de laquelle se construit le récit, à travers les dédales du palais. Ne reste que l'influence inhibitrice de ce fantôme de papier, qui perturbe le narrateur. En effet, dans ce premier récit, le narrateur-journaliste, peu scrupuleux, est prêt à tout pour obtenir les fameuses lettres de Jeffrey Aspern et passe totalement à côté d'une véritable relation avec la ville, tant il est obsédé par sa quête. En outre, dans cette nouvelle publiée en 1888, se superposent plusieurs strates de répétitions. Derrière cette écriture palimpseste, on trouve, en effet, des échos au récit de voyage *Venise : an Early Impression*, datant de 1872, qui insistait sur les qualités esthétiques et sur les trésors artistiques de Venise. James reprend également des passages de son texte intitulé *Venise* de 1882, véritable tableau de la ville. Enfin, l'auteur reformule les notions de décrépitude et de déclin précédemment formulées en 1892 dans *The Grand Canal*. Entre ces différents écrits rassemblés dans *Heures italiennes* et *Les Papiers de Jeffrey Aspern*, il y a cette adéqua-

²⁸ J. Perrot, *Henry James, Une écriture énigmatique*, p. 47.

²⁹ H. James, *The Aspern Papers*, Dover publications, New York 2014, pp. 3-4.

tion entre l'écriture « picturale », rappelant les descriptions des peintures et des beautés vénitiennes, et les qualités esthétiques de Venise.

2.3 Sur les traces du fantôme

La vie d'Henry James fut marquée par de nombreux deuils et l'un d'entre eux fut associé précisément à Venise. Cet épisode douloureux instaura désormais une rupture dans sa manière d'appréhender Venise, marquée par le deuil de son amie, la romancière Constance Fenimore Woolson, qui s'y serait suicidée en janvier 1894 en se jetant dans un canal, comme le relatait un journal de l'époque : « An American lady of letters, who had been living in Venice for seven months, a certain Signora Woolson, had been confined to bed for several days due to *influenza*. After sending away the charity-nurse who was attending her on some pretext, last night at half past midnight she leaped headlong from her bedroom window³⁰ ». Cette fin tragique resta mystérieuse et James en conçut un immense chagrin :

J'ai d'abord appris la nouvelle de la mort de Mlle Woolson par un câble de sa sœur de New York, confie-t-il, qui m'informait seulement de ce fait et me demandait de partir [...] Par la suite, je me préparais à partir pour Rome – à son enterrement – mais j'ai appris à cet instant, pour la première fois, le mode inimaginable et atroce de sa mort – ce qui m'a tant écœuré, tant submergé, sur place, que je n'ai pas eu le courage de la course haletante, insomniaque qui m'attendait pour atteindre Rome à temps³¹.

Dans de nombreux récits figure un personnage absent, une forme de « souveraine présence », un « pâle fantôme ». Celui-ci peut incarner une personne décédée ayant compté dans la vie de l'auteur, qui élève un autel fictif à la mémoire de cette femme disparue, qu'il s'agisse de sa cousine, morte de phtisie, ou de son amie écrivain Miss Woolson. Le personnage de Milly, du roman *Les Ailes de la colombe*, doit fortement à cet événement tragique, car elle meurt à Venise, comme la figure admirée de Constance, à laquelle se superpose le souvenir de la cousine disparue d'Henry James, Minny Temple, emportée en 1870 par la phtisie à 24 ans. Ces nombreux deuils qui marquent la vie d'Henry James sont vécus comme des moments répétés, emboîtés, dont les souvenirs s'enchaînent les uns dans les autres. Chaque mort rappelant un autre mort précédent. Selon le psychanalyste André Green, du temps est nécessaire pour faire de ces deuils un souvenir incorporé dans l'écriture, ce qui peut souligner la nécessité pour James d'écrire sur cette superposition des souvenirs endeuillés :

On le voit : une longue incubation est nécessaire avant de transformer en écriture des affects trop envahissants [...] Cette attente est celle d'une longue fermentation qui

³⁰ C. Campana – G. Dowling – R. Mamoli Zorzi, *Two lovers of Venice, Byron and Constance Fenimore Woolson : the Clare Rathbone Benedict donation at the Biblioteca nazionale Marciana, Venice, Italy (with manuscript letters)*, Biblioteca nazionale Marciana, the Venice committee of the Dante Alighieri society, Supernova, Venezia 2014, p. 37.

³¹ Lettre à Katherine de Kay Bronson, 2 février 1894, 34 De Vere Gardens, W., in H. James, *Lettres du Palazzo Barbaro*, traduit de l'anglais par Guillaume Villeneuve, Bartillat, Paris 2015, pp. 143-144.

transformera les souvenirs en matière artistique, autrement dit, en écriture. Henry s'interroge : c'est moins le délai qui l'intrigue que les raisons qui le poussent à revenir sur le passé, d'autant que ce n'est pas pour évoquer des jours heureux. C'est ainsi qu'il était revenu sur la mort de Minny Temple, bien des années après³².

Ce motif de la jeune princesse tragique hante, en effet, l'écrivain depuis des décennies, car l'héroïne de *Les Papiers de Jeffrey Aspern*, Juliana meurt, elle aussi, dans son palais vénitien. « De la mort de Miss Bordereau à celle de Milly, la mort vénitienne est orchestrée comme celle d'une beauté devenue surannée, pitoyable en un certain sens, car incapable de résister aux forces nouvelles développées par la marche de la civilisation : un tel drame est fondé, avant tout, sur les connotations données par le décor. Pour James depuis longtemps, la vie vénitienne s'est éteinte et le caractère principal de la plus mélancolique des cités réside simplement dans le fait qu'elle est la plus belle des tombes »³³. Dans ces différents romans, où la mort s'installe au cours du récit, la mort vénitienne semble préparée par un lent et silencieux drame moral. Milly est frappée d'un mal mystérieux dont elle succombera, tandis que Miss Bordereau agonisera au milieu de ses reliques. Pour Leon Edem, les épisodes vénitiens permettent à James de faire « revivre de vieux souvenirs. Non seulement la mort, déjà ancienne, de Minny Temple, mais aussi la maladie dévastatrice de sa sœur et la fin violente à Venise de Miss Woolson »³⁴. Dès lors, après 1894, Venise devient une cité associée à l'image du deuil et prend parfois un caractère plus sombre. Avec les répétitions des moments vénitiens advient une forme de mélancolie, qui fait de tout changement un élément vécu de manière négative, comme le formule Densher dans ce passage :

C'était une Venise mauvaise qui se révélait tout à coup à eux [...] une Venise où, d'un ciel bas et noir, tombait une pluie cinglante et glacée ; une Venise où un vent mauvais sifflait rageusement à travers les ruelles étroites, où tout était arrêté, interrompu, où les gens qui travaillaient sur les canaux se serraient, sans clients, désolés, ennuyés et cyniques, sous les arcades et les ponts³⁵.

3. Conclusion

Lieu où les fantômes ressurgissent, Venise permet à Henry James de s'adonner à une « douce mélancolie », propice à la projection d'une intimité restée secrète. De voyage en voyage, les écrits de James relatifs à Venise, lettres, récits de voyage et textes de fiction, longs ou brefs, construisent des variations autour des secrets et de l'obsession. À travers ses écrits relatifs à Venise, il s'agit moins d'étendre sa connaissance du monde que de démultiplier à l'infini les relations établies en profondeur dans le passé et l'intimité de la ville, autour d'échos et de reprises. Assimiler, s'immerger, absorber, s'imprégner, digérer, revoir, mettre en ordre toutes

³² A. Green, *La lettre et la mort : promenade d'un psychanalyste à travers la littérature, Proust, Shakespeare, Conrad, Borges...* Entretiens avec Dominique Eddé, Denoël, Paris 2004, p. 40.

³³ J. Perrot, *Henry James, Une écriture énigmatique*, p. 50.

³⁴ L. Edel, *Henry James : Une vie*.

³⁵ H. James, *Les Ailes de la Colombe*, p. 383.

les impressions : telles sont les aspirations de James. Il y a donc dans ces souvenirs vénitiens quelque chose de fondamentalement créatif : une manière de renouveler, de recommencer et de recréer. Comme si l'écrivain s'était assuré de la croissance de son œuvre en accumulant une somme d'impressions vénitiennes, qu'il lui sera possible d'exploiter et de renouveler à loisir.



FACOLTÀ DI SCIENZE LINGUISTICHE E LETTERATURE STRANIERE
L'ANALISI LINGUISTICA E LETTERARIA

ANNO XXVIII - 1/2020

EDUCatt - Ente per il Diritto allo Studio Universitario dell'Università Cattolica
Largo Gemelli 1, 20123 Milano - tel. 02.72342235 - fax 02.80.53.215
e-mail: editoriale.dsu@educatt.it (produzione)
librario.dsu@educatt.it (distribuzione)
redazione.all@unicatt.it (Redazione della Rivista)
web: www.educatt.it/libri/all

ISSN 1122 - 1917



9 788893 356633